

## **Introduction de MH Huet et Bénédicte Bonnet-Vidon**

Nous sommes heureuses de vous accueillir dans la salle de conférences de la SPP pour la réunion « de rentrée » de la commission socioprofessionnelle.

D'abord un mot sur la commission socioprofessionnelle : C'est une instance de la SPP qui a vocation à se tourner vers le socius, qui se positionne à l'interface entre la SPP et la cité et qui a été créée en 1987 sous l'impulsion de Raymond Cahn.

C'est donc un *espace privilégié d'échanges* entre les membres de la SPP (titulaires, adhérents et analystes en formation) et les professionnels engagés – comme l'a dit Didier Anzieu : « *partout où surgit l'inconscient, partout où un sujet peut laisser parler ses angoisses et ses fantasmes à quelqu'un supposé les entendre et apte à lui en rendre compte* ». Cela suppose bien sûr de concevoir l'activité de l'analyste en dehors de son cabinet, et dans des cadres pluriels et diversifiés<sup>1</sup>.

À ce jour, cinq sous-commissions travaillent au sein de la CSP :

- SPP-Psychiatrie qui fait le lien avec les institutions de soins psychiques,
- SPP-Pédiatrie qui explore tous les domaines de la pédiatrie du somatique au psychique,
- SPP-Universités, comme son nom l'indique fait le lien avec les collègues intervenants à l'université et les organismes de formation des psychologues et des psychiatres,
- SPP-Media qui vient de produire un film sur la commission socioprofessionnelle,
- SPP-Justice pour ceux qui interagissent avec l'appareil judiciaire et SPP-Régions.

Pourquoi sommes-nous engagées dans la commission socioprofessionnelle ?

Parce que le monde dans lequel nous vivons subit des mutations qui excèdent largement notre capacité à les assimiler. Parce que nous naviguons de plus en plus « à vue » voire « à l'aveugle » et que nous avons besoin de compter les uns sur les autres. L'histoire a une fâcheuse tendance à se répéter. Ce n'est certes pas la première fois que les processus de pensée sont dangereusement attaqués. Nous pensons que les difficultés auxquelles font face les analystes en institutions ou ailleurs sont essentiellement la conséquence des attaques sur les processus de pensée complexe et de pensée ouverte.

Il est plus simple de se référer à des pseudos vérités scientifiques qu'à remettre en cause nos certitudes parce que « *le moi n'est pas maître en sa demeure* ».

Nietzsche disait à propos d'un certain usage de la science : Ils veulent se sentir en « sécurité », ils veulent la règle parce qu'elle dépouille le monde de son caractère terrifiant. C'est à cette pseudo « règle » économique, comptable, désincarnée, qui évacue le psychisme, que nous avons à faire.

---

<sup>1</sup> Dans ces espaces nouveaux où *se manifestent les effets du travail de l'inconscient et l'émergence des subjectivités correspondantes* (René Kaës)

Compte-rendu de la réunion du 12 Octobre 2023

Dans ce contexte, il est important de montrer que la psychanalyse n'est pas seulement une activité qui se déroule dans les cabinets des psychanalystes mais qu'elle incarne une conception du sujet humain et de sa liberté d'être et de penser. Notre référence commune garantit l'écoute de la singularité de l'individu, au-delà des diagnostics et des logiques comptables. **C'est une éthique du soin que nous partageons.**

Face à la remise en cause de la légitimité de l'approche psychanalytique et de la présence de psychanalystes dans les lieux de soin, nous voulons mettre en avant le **savoir-faire** des équipes.

Dans la continuité du travail d'Isabelle Béguier et Nadia Rols, nous avons décidé ce soir de revenir sur l'expérience traumatique de destruction des liens soignants/soignés vécue par l'équipe de praticiens d'orientation analytique de l'Institut de Puériculture de Paris pour aller interroger ce qui s'est passé en 1998 pour l'équipe de l'établissement du Coteau à Vitry sur seine.

Nous remercions vivement Gilbert Diatkine, Annette Fréjaville et Aline Cohen de Lara, tous membres très actifs de la SPP, d'avoir accepté notre invitation.

Notre objectif ce soir est de « *faire du lien* » entre les personnes et les expériences, **de créer du collectif là où on nous impose de l'individuel et de puiser dans ces liens la force de résister.**

---

**Intervention des invités** (Annette Fréjaville, Aline Cohen de Lara et Gilbert Diatkine) :

Gilbert Diatkine a été embauché au « Coteau » en tant que psychiatre en 1968. Le Coteau avait alors déjà une longue histoire. Il avait été fondé au XIXe siècle par Bourneville comme une institution destinée aux enfants difficiles de la bonne société, après la création de la Fondation Vallée, destinée aux enfants difficiles des milieux défavorisés. Pendant la seconde guerre mondiale, le gouvernement de Vichy avait été confronté au problème des milliers d'enfants qui avaient vécu des événements traumatiques liés à la guerre, et qui présentaient d'importants troubles du comportement. Ces troubles étaient-ils réactionnels aux traumatismes que ces enfants avaient subis, ou étaient-ils déjà inscrits auparavant dans leur personnalité ? Pour le savoir on avait créé des « Centres d'observation », où on s'efforçait de faire vivre ces enfants dans des conditions aussi normales que possible : ils allaient à l'école dans des classes normales, mais à petit effectif, et ils vivaient dans des groupes animés comme une famille par un éducateur et une éducatrice. Si les troubles du comportement s'amendaient rapidement, en trois mois, dans ces conditions, ces enfants pouvaient être rendus à leurs familles, ou placés dans des familles d'accueil si leurs familles n'existaient plus. Dans le cas contraire, ils étaient adressés à des internats médico-pédagogiques pour de nombreuses années. Le « Coteau » était devenu un de ces trois « Centres d'observation ». Il recevait des enfants du Département de la Seine, c'est-à-dire de Paris, et des communes immédiatement proches de Paris.

Après la guerre, un psychiatre de formation psychanalytique, Georges Amado, avait fait du « Coteau » un Centre Psychothérapique. La durée de séjour des enfants à l'internat s'était

allongée progressivement, parce que même les enfants qui souffraient de troubles en apparence réactionnels avaient besoin de plus de trois mois pour évoluer. La création d'un service de placement familial résolvait en partie le problème.

Grâce à Amado, la psychanalyse jouait un rôle important au « Coteau ». D'une part parce qu'un nombre assez important d'analystes formés à la S.P.P. pour la plupart d'entre eux, ou en formation, y travaillaient. D'autre part parce que la psychanalyse était au cœur de la compréhension des désordres du comportement des enfants, et au cœur de la compréhension de ce qui se passait entre les enfants et les éducateurs et les enseignants spécialisés. Outre Georges Amado, qui n'a jamais appartenu à la SPP, de nombreux psychanalystes ont travaillé au « Coteau », soit comme psychiatres institutionnels comme Raymond Cahn, Jean Cournut, Michel Vincent, Jean-Claude Arfouilloux (de l'A.P.F.), Bernard Schmitz, René Bérouti, Pascal Massoni, et Jeanne Salgo-Aboudrar, soit comme psychothérapeutes, comme André Green, Denise Braunschweig, Laurence Kahn (de l'A.P.F.), Philippe Jaeger.

Quand Gilbert Diatkine est arrivé au « Coteau », il a d'abord travaillé à l'internat. Un grave conflit opposait alors Georges Amado à la sécurité sociale (organisme gestionnaire du Coteau). L'une et l'autre partie ne se comprenaient absolument pas. Amado a menacé de démissionner et – contrairement à ce qu'il avait anticipé – les gens de la sécurité sociale ont été ravis d'accepter sa démission et de nommer un directeur administratif. Ce directeur administratif, Guy Tracteur, était un ancien responsable étudiant que Gilbert Diatkine connaissait et appréciait beaucoup. Ce qui lui a permis de faire le lien entre Amado et le directeur administratif. Amado est finalement resté comme médecin, sans retrouver son poste de directeur. Il a créé une nouvelle institution : un externat psychothérapique, dans lequel les enfants vivaient dans leurs familles et venaient dans la journée. C'était une sorte d'hôpital de jour, dans lequel les enseignants spécialisés et les éducateurs jouaient un rôle central.

Au bout de quelques années, Georges Amado a quitté le « Coteau », en même temps que deux autres psychiatres. Annette Fréjaville et Rodolphe Bydlowski sont alors entrés à l'internat, Jeanne Aboudrar et Jean-Claude Arfouilloux au Placement Familial, et Gilbert Diatkine a remplacé Georges Amado à l'externat.

Le Coteau, comportait donc trois institutions :

- L'internat psychothérapique qui accueillait 72 enfants de l'ancienne Seine.
- L'externat, qui en accueillait 24 de Vitry-sur-Seine ou des communes voisines
- Le placement familial qui accueillait une cinquantaine d'enfants dans des familles de Vitry ou des communes proches.

Aline Cohen de Lara a été nommée – dès sa sortie de l'université – à l'internat, où elle travaillait comme psychologue avec Annette Fréjaville. Les psychologues du « Coteau » avaient deux fonctions : elles et ils étaient psychologues institutionnels pour enfants dans l'une des trois structures (internat, externat, placement familial) et aussi psychanalystes d'enfant pour les enfants des autres services. Il y avait essentiellement des garçons à l'internat mais aussi un groupe de filles avec lesquelles Annette Fréjaville et Aline Cohen de Lara travaillaient.

Il y avait six groupes d'enfants de 6 à 11 ans à l'internat. La scolarité se faisait à l'intérieur de l'institution, en petits groupes ce qui était très important pour ces enfants qui avaient des troubles du comportement et des difficultés d'apprentissage. Quel que soit leur groupe d'appartenance de vie, les enfants allaient à l'école ensemble dans un lieu dédié, situé sur les hauteurs de l'institution. Une autre spécificité était que les éducateurs vivaient sur place. C'était un internat habité. Les éducateurs avaient leur logement, leurs enfants, ils quittaient

leur domicile et ils allaient au travail. Ce qui créait de nombreux fantasmes chez les enfants qui savaient que les éducateurs étaient là avec leurs familles mais avaient interdiction d'aller les déranger. Il y avait quatre groupes de garçons, un groupe de filles et un groupe - que Gilbert Diatkine a bien connu - de petits, mixte (âgés de 6 ans).

Faire que tous ces enfants soient scolarisés était une prouesse extraordinaire : ils avaient presque tous été renvoyés de l'école auparavant, ils étaient absolument insupportables. Et miracle, là ils étaient en classe et ils apprenaient !

Il est à noter que le centre a accueilli Serge Boimare qui, à partir de la difficulté de ces enfants-là, a créé toute sa pratique<sup>2</sup>.

Il y avait donc des psychothérapeutes qui pouvaient recevoir des patients de l'une des trois institutions, des assistantes sociales dont le rôle était essentiel dans les trois institutions. Les assistantes sociales étaient indispensables parce que les parents étaient le plus souvent inabornables compte tenu de difficultés sociale et /ou psychologique importantes. Les services qui nous les envoyaient s'étaient cassé les dents avec eux. La seule façon possible de les aider, c'était sur le travail social, parce que c'étaient des gens qui avaient besoin d'être aidés avant tout. En y passant suffisamment de temps, une relation pouvait se créer et on voyait les parents changer. Mais il fallait passer beaucoup de temps avec eux. Il y avait un travailleur social pour 24 familles. Il y avait 3 A.S à l'internat, par exemple. Ce n'était pas beaucoup mais c'était mieux qu'ailleurs.

Notion de séparation à l'internat : entre le début et ce que faisait Amado, c'était trois mois de temps d'observation. L'observation s'est avérée produire des effets positifs sur les enfants, et ce temps a alors paru insuffisant. On est passé de trois mois de séjour en moyenne, à six mois, puis un an, puis deux ans. Le temps d'observation était aussi un temps de séparation complète de l'enfant avec sa famille. Après ce temps d'observation – un petit peu comme des entretiens préliminaires ou des séances de carence - venait le temps de séparation formelle d'avec les parents qui durait environ trois mois : du 1<sup>er</sup> septembre jusqu'à Noël. Le temps de séjour devenait de plus en plus long au fil du temps, jusqu'à deux ans qui était la limite indépassable. Pendant le temps de séparation, les parents pouvaient venir en visite dans l'institution, les parents, les frères et sœurs, les chats, les chiens et éventuellement les grand-mères. Il faut expliquer que les parents étaient absolument exaspérés par leur enfant, ils n'avaient qu'une idée, c'est d'être débarrassés des enfants. On leur disait : très bien, il va entrer chez nous mais il ne rentrera pas à la maison pour une longue période. En général, au bout de quelques semaines, ils voulaient revoir leurs enfants, ils venaient au Coteau et il se passait un renversement du rejet (beaucoup d'enfants subissaient des mauvais traitements de la part des parents), un renversement qui faisait que l'enfant devenait un objet de désir pour les parents. Et, à partir de là, il devenait possible de travailler. C'était un critère de sélection des familles : l'enfant devait être investi par les parents (sur un mode de rejet d'abord mais il existait également un très grand attachement à l'enfant). Quand aucun lien positif n'existait entre l'enfant et ses parents, il valait mieux trouver tout de suite un internat de long séjour ou un placement familial, ce n'était pas souhaitable que l'enfant vienne au Coteau. Cette pratique de la séparation n'existait pas dans d'autres internats. Les familles venaient voir cet enfant qu'elles avaient rejeté et là elles avaient accès à une position d'accueil des A.S, des éducateurs. Quand ça se passait bien entre les éducateurs et les familles, cela avait des répercussions positives sur l'enfant. Au contraire, en cas de conflit entre parent et éducateurs c'était beaucoup plus difficile. Au bout de trois mois, on évaluait la situation avec les familles et l'on réintroduisait – plus ou moins rapidement – les retours de l'enfant au domicile les week-end. Avec cette idée qu'au bout de deux ans, le retour définitif de l'enfant au domicile

---

<sup>2</sup>Entretien avec Serge Boimare à propos de son passage au Coteau  
<https://www.revueclipsy.fr/uploads>2018/04>

Compte-rendu de la réunion du 12 Octobre 2023

serait possible. Souvent deux ans ne suffisaient pas et nous faisons appel à toutes les institutions partenaires pour permettre un continuum cohérent et continuer à suivre cet enfant et cette famille. Ce travail de séparation secondaire, séparation d'avec l'institution, était aussi important que le travail de séparation initial.

Quand on accueillait les enfants et les parents pour l'admission de l'enfant au Coteau, une des premières choses que nous leur disions était que le placement à l'internat ne pourrait pas durer plus de deux ans. C'est-à-dire : nous les acceptons et ils sortiront. Pour les analystes d'enfants qui les prenaient en charge, cette durée de deux ans s'appliquait également sauf si l'enfant était admis au placement familial ou à l'externat. Nous étions très contents – en fin de parcours d'internat - quand le relais pouvait être pris par le placement familial et/ou l'externat. Certains enfants relevaient des deux structures.

Revenons aux crises :

La première crise a eu lieu quand il a été question de déménager hors du lieu d'origine qui possédait un parc magnifique. La mairie de Vitry a simplement exproprié le Centre afin que les enfants de la commune aient accès au parc, elle a donné en contrepartie un terrain plus vaste mais en friche. Nous avons été extrêmement inquiets parce que nous nous disions que la sécurité sociale n'accepterait jamais de payer pour reconstruire le centre. Nous nous sommes déplacés en bloc dans le bâtiment de 10 étages de la sécurité sociale qui a un hall assez grand pour qu'une manifestation d'une soixantaine de personnes y passe inaperçue. Nous étions 70 ou 80 mais personne ne nous voyait. Nous sommes allés au 9<sup>e</sup> étage, étage de la direction, et là nous nous sommes fait remarquer. Il se trouvait que le directeur de la CRAMIF (Caisse Régionale d'Assurance Maladie de l'Ile de France) faisait partie de cette génération de directeurs qui avait œuvré à la création d'institutions novatrices telles que le Coteau. En particulier, ce directeur avait créé l'IPSO avec Pierre Marty.

Au grand étonnement des cadres de la sécurité sociale, il nous a reçu très gentiment et après une table ronde qui a duré trois jours, il a pris la décision de financer la reconstruction du centre. L'espace était beaucoup moins beau qu'avant mais le centre a été sauvé. Les cadres de la sécurité sociale en ont peut-être gardé une rancune que nous avons payée après. En tous cas, cette première crise s'est très bien terminée. En 1986, nous avons eu l'impression que nous étions formidables et que nous avions gagné. Nous n'avons pas vu arriver les nouveaux cadres et leurs nouvelles méthodes.

La crise suivante a eu plusieurs causes mais la principale a été celle des assistantes sociales. Comme nous l'avons dit précédemment, les assistantes jouaient un rôle extrêmement important et il y en avait beaucoup pour une institution de ce genre. La cour des comptes s'est aperçue que plusieurs centaines d'assistantes sociales de la sécurité sociale n'étaient pas au contact des usagers, mais étaient affectées à des tâches purement administratives. Elle a donc exigé que les assistantes sociales retournent travailler dans les centres de paiement. Les dirigeants de la Caisse Régionale d'Assurance Maladie de l'Ile de France (C.R.A.M.I.F.) ont donc décidé de retirer les assistantes sociales du centre du Coteau pour les employer dans le centre de paiement. A ce moment-là, nous avions un nouveau directeur qui n'a rien compris à ce qui se passait et a été incapable de nous défendre. Les médecins du Coteau l'ont incité à donner sa démission. Les dirigeants de la C.R.A.M.I.F se sont excusés auprès des médecins d'avoir mal choisi le directeur et leur ont proposé d'en choisir un eux-mêmes parmi quelques candidats présélectionnés. Nous avons rencontré 5 ou 6 personnes, nous y avons passé beaucoup de temps et nous avons choisi le plus « intelligent », celui qui connaissait le mieux la psychanalyse et c'est lui qui nous a viré !

Avant d'avoir perdu la partie, nous avons fait beaucoup de « barouf ». Et un jour où des collègues évoquaient la crise dans un train, ils ont rencontré l'un des présélectionné au poste de directeur qui leur a avoué que tous les candidats avaient accepté de toucher une prime de 600.000 Fr pour virer les médecins et la psychologue principale. Cela nous a paru assez monstrueux à l'époque mais en y réfléchissant c'est en ligne avec les nouvelles méthodes de management qui poussent les gens à faire eux-mêmes ce que les dirigeants souhaitent leur faire faire. Avant d'être renvoyés, nous avons eu à rédiger le premier projet d'établissement, où nous devons fixer nous-mêmes les règles que nous allions devoir suivre pour atteindre les objectifs fixés par le gouvernement. Nous avons été assez « précurseurs » d'une certaine façon. Dans le cadre de l'organisation et de l'histoire du Coteau, ça n'a pas été trop difficile de produire un document. Annette Fréjaville a eu la charge de la production de ce projet d'établissement. A cette époque, il était question du « trou de la sécu » et un établissement comme le nôtre coûtait cher en personnel et en frais fixes (logements des éducateurs, par exemple).

Annette Fréjaville revient sur le moment où les fonctions médicales et de direction ont été séparées. Beaucoup d'importants établissements ont eu ce même problème. Cela n'a pas été simple pour Amado qui perdait toute une partie de son pouvoir et avait à déléguer toute la partie organisationnelle à Guy Trastour. Amado a créé l'externat qu'il a dirigé pendant 30 ans et il a donné sa démission. Trastour était à la fois compétent dans la fonction de directeur et il était également analyste (bien que non SPP). Nous nous entendions très bien avec lui. Il faut reconnaître que ces conditions étaient très particulières. C'est Trastour qui a porté la reconstruction au moment du déménagement (1986). Après le déménagement, Trastour a tiré sa révérence.

Dans le « nouveau Coteau » - qui était très joli – on a continué à loger les éducateurs, on a pensé les locaux de façon que l'école soit séparée de la partie internat mais reste à l'intérieur du centre. On a fait un plan avec l'école au milieu et autour des lieux très agréables mais nous ne nous sommes pas rendu compte que la société avait changée. La reproduction à l'identique n'a pas fonctionné au niveau des lieux de vie des éducateurs, une plus nette séparation entre lieu de travail et lieu de vie aurait été souhaitable.

Annette Fréjaville : Nous étions restés installés dans le passé, y compris au niveau de l'école. Il y avait des écoles dans le quartier qui auraient pu faire l'affaire mais nous étions restés attachés à l'ancien fonctionnement et nous n'avons pas été suffisamment attentifs aux changements. Nous fonctionnions un peu à la « Summerhill », en vase clos.

Gilbert Diatkine : Je ne crois pas qu'on puisse dire ça. Les enfants qu'on adressait au « Coteau » n'étaient plus tolérés par les écoles de quartier, surtout pas à Vitry-sur-Seine !

Le département de Val de Marne a exigé que le Coteau prenne en charge tous les enfants « à problèmes » du Val de Marne. Il n'était plus question de recruter hors département. On ne veut plus s'occuper des Parisiens ou des enfants de la Seine Saint Denis. La création des Maisons Départementales des Personnes Handicapées » étaient censées répondre à tous les problèmes, y compris ceux des enfants violents, dans chaque département. Ce déménagement – qui nous a donné l'impression de poursuivre un idéal – nous a également inscrits dans le passé du point de vue des exigences de la sécurité sociale et du département. La succession des directeurs, après le départ de Trastour, a creusé le fossé entre nos exigences et celles des diverses tutelles (Département du Val-de-Marne, Région Ile de France, Caisse Régionale d'Assurance Maladie). Ces tutelles ont obtenu gain de cause en nous licenciant. La verticale du pouvoir a été rétablie, le département a eu son Internat Thérapeutique et Pédagogique. Les trois psychiatres-psychanalystes et la psychologue licenciés étaient

Compte-rendu de la réunion du 12 Octobre 2023

considérés comme les meneurs de la révolte contre le Directeur, et il nous a fallu gagner un procès pour démontrer qu'il n'en était rien. Du jour au lendemain, après notre départ, l'institution a été sectorisée : il y a eu d'autres enfants, d'autres indications comme ça, du jour au lendemain. Ce n'était pas une attaque contre nous en tant que tel mais contre un certain type d'institution.

La façon dont nous avons été destitués (sans préavis, avec effet immédiat) est également importante dans la mesure où cette façon de faire s'est répétée dans d'autres institutions. Il y avait sept médecins, les trois médecins « seniors » et la psychologue « senior » ont été licenciés avec effet immédiat ce qui nous a beaucoup perturbé. Du jour au lendemain, nous ne pouvions plus mettre les pieds au Coteau. Cela a provoqué un énorme mouvement dans l'équipe et beaucoup de collègues sont partis car ils refusaient de travailler dans de pareilles conditions. Pour le prix de quatre licenciements, ils ont réussi à se débarrasser sans autre difficulté, d'un très grand nombre de personnes.

On ne s'est pas laissé faire : on a fait énormément d'agitation, des campagnes de presse dans la mesure de nos moyens, on a fait des pétitions, on a essayé de monter un site internet (qui a failli nous faire perdre notre procès) et puis – de façon étonnante - les parents se sont mobilisés pour nous. Ces mêmes parents dont on dit qu'ils n'ont aucun esprit social, qu'ils ne sont pas mobilisables, ont commencé à organiser eux-mêmes des protestations. Ils ont barré la N7, du coup nous avons eu la visite du sous-préfet mais rien n'y a fait et nous avons été licenciés. Nous avons fait un procès pour licenciement abusif que nous avons gagné au bout de quelques années. Cependant, ils ont réussi à se débarrasser d'un grand nombre de salariés. Étonnamment, il n'y a pas eu beaucoup de mouvement chez les éducateurs mais beaucoup d'enseignants nous ont suivi, des assistantes sociales, beaucoup de psychologues et tous nos collègues médecins. Officiellement, ça n'était pas la psychanalyse qui était visée car ils ont engagé d'autres psychiatres psychanalystes lacaniens. En réalité, c'était tout de même la psychanalyse qui était visée car ce fonctionnement en équipe, où l'on écoute toutes les personnes qui s'occupent d'un enfant, est organisé sur l'écoute du transfert et du contre-transfert.

Les conséquences pour les enfants : les non-licenciés sont restés une année supplémentaire avant de démissionner pour tenter de gérer les conséquences sur les enfants qui allaient très mal. Ils étaient sur les toits pour certains ! Le lendemain de notre départ, nous avons été remplacés par des psychiatres psychanalystes membres de l'Ecole de la Cause et les équipes ont dû travailler avec eux. Ce qui a été fait consistait à essayer de préserver les enfants. Il y a eu, en effet, des mises en danger, il y avait des enfants qui allaient vraiment très mal. Cela étant, une grande partie de l'équipe est partie. La crise a bien eu des conséquences néfastes très importante sur les enfants. Les licenciements ont eu lieu en décembre 98.

MH Huet : Nous vous avons proposé de venir aujourd'hui parce qu'à la dernière réunion de la commission socioprofessionnelle en mai 2023, nous avons reçu des membres de l'équipe de l'Institut de Puériculture de Paris qui ont subi le même sort que les salariés du Coteau : licenciement sans préavis, avec effet immédiat. Une équipe est arrivée derrière de la même façon que pour vous. Une première équipe qui n'est pas restée d'ailleurs et a été de nouveau remplacée. Les patients laissés pour compte au moment du licenciement n'ont plus jamais entendu parler de leurs thérapeutes. Quelques 20 ans plus tard, il se passe à peu près la même chose. Les employés ne sont pas plus préparés et nous pouvons constater que nous n'avons pas tiré les leçons – pour se protéger en tous cas – de la crise du Coteau. C'était la question qui nous taraudait : pourquoi les leçons n'ont-elles pas été tirées de ces événements ? Comment pourrions-nous résister à l'avenir ? Le constat est que la même chose s'est reproduite, à l'identique, 20 ans plus tard.

Annette Fréjaville : Ce que je constate, c'est que nous avons tellement le nez dans le guidon que l'on ne se rend pas compte de ce qui se passe. Il faudrait que l'on jette un coup d'œil sur l'administratif (ce qui était mieux géré du temps des médecins directeurs) et il faudrait que l'on soit attentif également au politique. Les évolutions socio-culturo-politiques semblent nous échapper.

### Discussion

Bernard Voizot : Je voudrais évoquer le contexte : l'après-guerre. Il y avait « les castors » qui ont fait leur demeure dans les institutions, telles que le placement familial. Je crois que dans ce lieu du Val de Marne nous avons partagé une culture et vous (le Coteau) représentiez quelque chose d'important. Vous étiez assez « gonflés » pour prendre les enfants trois mois sans retour au domicile et donc tout le monde se posait des questions sur ce type **de travail d'observation**. Cela a eu un effet énorme sur les autres équipes. Les jeudis soir, nous nous retrouvions au Coteau, avec des éducateurs, et nous parlions psychopédagogie. Il y avait une certaine liberté.

Deuxième élément : la sécurité sociale a organisé la fermeture du CM3P de Choisy le Roi. Cet établissement était inscrit dans la tradition des *médecins directeurs* de sanatorium, un modèle qui a été poursuivi par Amado. On comprend que les administrateurs de la sécurité sociale étaient très déterminés à arrêter ce système des médecins directeurs. Il y avait une culture dans laquelle nous retrouvions quelque chose de dérangent et qui nous obligeait à penser dans les autres institutions : pourquoi tel enfant ne peut aller au Coteau ? Il n'est pas assez intelligent ! Alors on le met à « l'Arc en ciel ». Nous avons souvent eu des discussions sur des processus de travail et je crois que c'est ce qui a été difficile à supporter.

Troisième coup d'arrêt : Mme Boichu, médecin, qui avait la responsabilité du centre de contrôle de la sécurité sociale a été virée du jour au lendemain. Quand elle est rentrée de vacances, elle n'avait plus accès à son bureau. Ces méthodes sont celles du « management moderne ». Je crois que vous avez représenté pour nous, quelque chose d'indispensable, une référence, avec lequel on était plus ou moins d'accord. Mais quand on avait à discuter d'un enfant, la discussion en était enrichie. De surcroît, le groupe des assistantes sociales du Val de Marne était très actif. Au moment du déménagement, les autres institutions étaient intéressées à la poursuite d'un certain « idéal » que représentait le Coteau, un « fantasme » auquel nous avons tous participé. Et puis, du jour au lendemain, vous n'êtes plus là !

Sarah Bydlowski :

Je faisais partie des enfants de ceux qui travaillaient au Coteau. Je me souviens très bien des fêtes du Coteau, de l'ancien Coteau. Il y avait une ambiance absolument incroyable. Le directeur, Trastour, parmi tant d'autres, vivait sur place.

Par rapport à ce que disait Annette Fréjaville : nous n'avons pas vu le monde changer, c'était difficile de le voir changer parce que le lien entre les gens était si fort. Sans doute aussi pour résister aux attaques des enfants et de leurs familles mais pas seulement.

D'autres questions me sont venues qui concernent des points historiques. J'ai travaillé 10 ans à la Fondation Vallée, autre institution du Val de Marne, fondée par Hyppolite Vallée, député de la Seine. Il fait construire la Fondation Vallée et inscrit sur son testament que le terrain sur lequel est bâtie l'institution est alloué exclusivement aux enfants de la Seine. Dans mon souvenir, il avait fait de même pour le Coteau. Le premier médecin qui fait vivre le Coteau et la Fondation Vallée, c'est Bourneville. Les filles étaient à la Fondation Vallée, les garçons au Coteau. Pendant très longtemps, ce fut le cas.

Compte-rendu de la réunion du 12 Octobre 2023

Je travaille aujourd'hui à l'ASM13, en tant que responsable du département enfant du centre Alfred Binet, et j'ai également la fonction de directeur adjoint. L'ASM13 fait partie des rares institutions encore dirigées par des médecins, de surcroît des psychanalystes. Il me semble que c'est une meilleure « protection » pour ceux qui y travaillent. Xavier Bonnemaison et moi-même sommes tous deux membres de la SPP. Je me sens la responsabilité – en tant que directeur adjoint - d'assumer cette fonction de protection.

Autre intervenante : La direction assumée par des médecins peut également se révéler très « effracte ». Dans quelle mesure est-ce que cela n'empêche pas quelque chose d'advenir ? Cela pose également la question de la pérennité institutionnelle.

Bénédicte Bonnet-Vidon : Nous aimerions proposer une réunion de la sociopro sur le sujet non seulement parce que l'ASM13 constitue une issue positive mais aussi pour discuter les questions ouvertes : Est-ce que la direction exercée par des médecins protège ? Comment est-il possible d'avoir les deux casquettes ? Est-ce souhaitable ? Comment est-ce accueilli au sein de notre société ?

Jacques Angelergues : Je suis très frappé de constater qu'il y a beaucoup de monde ce soir et que la discussion est très vivante. Je trouve important de prendre le temps de présenter ce moment d'histoire et de dégager des idées fortes. C'est un modèle de travail qui est tout à fait sur la sellette, c'est une façon de penser le soin autrement qu'en termes économiques ou d'adaptation et à cet égard, l'aventure du Coteau est à mettre en perspective avec un certain nombre de mouvements de l'après-guerre.

J'ai travaillé à Fleurine - établissement « cousin » du Coteau, qui était dit « institut de rééducation » - dans lequel la fonction d'observation n'était pas explicite comme au Coteau mais qui avait tout de même beaucoup de points communs. Cette expérience ancienne m'a marquée définitivement. Le fait qu'il y ait du processus, de la vie, le travail dans un lieu où des gens vivent, le fait que les gens aient tous le droit à la parole, qu'il y ait beaucoup de conflits, d'engueulades fécondes, et aussi ce recrutement particulier sur lequel vous avez insisté, ces équipes inscrites dans une géographie, ces échanges, faisaient que l'écoute analytique n'était – en aucune façon – amoindrie par le dispositif, bien au contraire.

L'analyste avait une fonction très spécifique au sein du dispositif pluridisciplinaire.

De ce point de vue, l'ASM13 tente de recréer les conditions pour que quelque chose des processus inconscients soient entendus. Il ne s'agit pas que le psychanalyste soit en charge de tout, qu'il y ait un diktat de la psychanalyse. Cette expérience du Coteau est un trésor, à écrire, à conserver, un vade-mecum pour un monde qui change inexorablement. Nous avons tout de même compris, acquis, un certain nombre de choses auxquelles on peut se référer.

Aline Cohen de Lara : J'entends ici beaucoup de médecins parler et au Coteau il n'y avait pas que des médecins, et effectivement il n'y avait pas de direction médicale. Après le Coteau, le centre Binet m'a accueillie (merci au centre Binet) et j'ai tout de même bien vu une différence. Au Coteau, il y avait certes des médecins, qui n'étaient pas directeurs, qui étaient essentiels et sur lesquels nous avons besoin de nous appuyer mais il y avait également des éducateurs, des psychomotriciens, des orthophonistes, des psychologues, des assistantes sociales, des jardiniers et dans les réunions tout le monde parlait. Certes le médecin animait la synthèse mais ça n'était en aucun cas une prise de parole hiérarchique. Il y avait véritablement des contre-pouvoirs en permanence. Au Coteau, il y avait un type de circulation des pouvoirs qui était très différent et cela aussi c'était dérangent. Certes, ils ont licencié les trois médecins les plus anciens, les plus impliqués dans chacune des structures mais ils ont

Compte-rendu de la réunion du 12 Octobre 2023

également licencié la psychologue, non pas parce qu'elle était la plus ancienne mais parce qu'elle était là à temps plein, c'était la psychologue institutionnelle. Ce qu'ils ont visé, ce sont les « têtes ». Par la suite, beaucoup sont partis, quasiment tous les psychologues, tous les médecins. Les paramédicaux avaient moins de facilité à retrouver du travail, ils n'ont pas tous démissionné mais il y avait une solidarité d'équipe qui allait bien au-delà parce que nous n'étions pas dans un système pyramidal. Ça c'était la pluridisciplinarité !

Catherine Ducarre : Votre exposé à plusieurs voix était passionnant. J'ai eu l'impression d'entendre le récit d'un établissement qui fonctionnait selon le principe de la thérapie institutionnelle. Ce qui vient d'être dit évoque beaucoup ça. Le témoignage de Sarah me faisait penser au témoignage d'une des filles d'un psychiatre de la Verrière. Je me demandais comment ça se passait pour les enfants des éducateurs et autre personnel qui vivait sur place. Par ailleurs, j'entendais quelque chose d'un peu utopique, un peu fermé. Où étaient les « cadavres dans le placard » ? La nécessaire illusion groupale cachait-elle certains des signes de la catastrophe ? D'autre part, comment le passage s'est-il fait avec les analystes de l'Ecole de la Cause ? Se fichaient-ils du transfert, du contre-transfert ?

Béatrice Massoutre (Psychomotricienne devenue psychologue qui est restée au Coteau) : Pluridisciplinarité, organisation non-pyramidale : la plus belle image, c'est cette fête de Noël. Comme quelque chose qui se répète, où chacun a sa place et sa fonction. C'était comme une fourmilière, personne ne marchait sur les plates-bandes de l'autre. J'étais psychomotricienne au départ et je suis devenue psychologue, psychodramatiste. Par rapport à la question des fantômes, j'avais la curiosité de voir comment tout cela allait évoluer, comment ce collectif allait évoluer. J'ai fait – dans les réunions de synthèse en présence de Gilbert Diatkine – l'expérience du respect pour la parole de chacun qui m'intriguait du haut de mes 20 ans. Quand Monsieur Chaboge venait raconter son cas de psychodrame, tout le monde écoutait, on lui faisait cet honneur. Quand Monsieur Ody venait, comme il parlait beaucoup, on déplaçait les synthèses pour qu'il ait son temps de parole. Du cuisinier en passant par l'éducateur, circulait ce respect et ce qui a perduré quand vous êtes partis c'est qu'un bon nombre d'entre nous avons intériorisé ce positionnement et ce respect. Donc quelque chose est resté. Et je suis toujours en lien avec des employés du Coteau et ce que nous disons c'est que - malgré la crise - il reste une petite ligne (infiltrée) qui reste. Par ailleurs, ce qui m'a particulièrement formée c'est de vous voir Gilbert – au contact de ces parents là – fonctionner en toute humanité. Cela m'a permis l'intériorisation d'un cadre qui a perduré et que vous nous avez transmis. C'était important de le dire.

Gilbert Diatkine : Les cadavres dans le placard, c'est difficile d'en dire quelque chose parce qu'il y a eu trop de crise mais tout de même je citerais le passé de l'occupation et toutes ces maisons d'enfants qui ont été construites pour accueillir des enfants qui avaient perdu leurs parents. Si l'on cherche des cadavres dans le placard, j'irais plutôt dans cette direction-là. J'imagine bien aussi que les crises successives même si elles ont été parlées, même si on a essayé de transmettre ont laissé des traces.

Par ailleurs, je suis très touché par ce qu'a dit Béatrice parce qu'il semble que quelque chose a continué malgré tout, je pensais que rien n'avait résisté mais apparemment si.

Aline Cohen de Lara : Certains sont moyennement d'accord semble-t-il.

Compte-rendu de la réunion du 12 Octobre 2023

Jean MICHEL (Psychomotricien devenu psychologue) : Les fêtes c'était aussi offrir un cadeau de Noël à ces enfants qui n'avait pas beaucoup reçu de la vie. J'ai été recruté par Rodolphe Bydlowski et au sortir de l'entretien je me suis demandé ce qu'il s'était passé et j'avais peu d'espoir d'être pris mais finalement je l'ai été, à mon plus grand plaisir. Je suis resté un tout petit peu après l'arrivée de la nouvelle équipe et j'ai trouvé que ceux qui avaient été lâchés, c'étaient les éducateurs. Ils se coltinaient des enfants hyper difficiles et ils n'ont pu trouver dans les nouveaux médecins le « secours » qu'ils trouvaient auprès de Gilbert ou d'Annette. Je suis resté environ deux ans après la crise et j'ai constaté que les éducateurs étaient en grande souffrance, les analystes de « l'autre école » avaient tendance à leur renvoyer que si l'enfant s'était comporté de telle ou telle façon, ils y étaient probablement pour quelque chose. Ce qui n'est pas faux dans l'absolu mais une fois qu'on a dit ça ... Ma chance a été de tomber sur un psychiatre de l'École de la Cause argentin avec lequel on parlait beaucoup de football. On ne parlait surtout pas de psychanalyse. Ceux qui étaient en première ligne ont beaucoup souffert.

Petit à petit les modalités de fonctionnement ont changé pour l'internat et bientôt à l'externat, donc l'école du Coteau n'a plus existé et l'internat n'était pas ouvert 365 jours/an. Les enfants sortaient le vendredi soir et revenaient le lundi matin. Tout le travail de tissage pour l'internat a disparu.

Isabelle Béguier : Je voulais vous remercier. Je suis énormément touché par le fait que chacun a sa place : la femme de ménage, le jardinier, le psychanalyste, les éducateurs. Je trouve cela fondamental et je me disais à partir de votre expérience, qu'est-ce que l'on peut garder ? Comment pouvons-nous continuer à survivre dans une époque absolument catastrophique, de violence, de haine, de destructivité. Comment garder la tête encore vivante ? Je suis très sensible à ce qui a été dit sur les fêtes : dans le service de Soulé, en pédopsychiatrie, les fêtes étaient pensées des mois à l'avance, dans une espèce de bonheur. Nous avons tous des forces intérieures qui nous permettent de tenir mais comment faire la fête dans une atmosphère aussi délétère ? Nous devons être attentifs à nos forces vives. Réfléchir à ce que nous avons de commun, en quête du commun.

Aline Cohen de Lara : Il y avait des fêtes d'adultes d'accord mais c'était surtout la fête de Noël pour les enfants à laquelle tout le monde participait. Les psychanalystes psychothérapeutes ne se mettaient pas sur la scène mais ils participaient à la mise en scène justement et il y avait **un véritable rendu** aux enfants. Nous nous faisons plaisir mais c'était surtout pour les enfants. A une autre époque, il y avait des séjours (transferts), il y avait quelque chose de la thérapie institutionnelle effectivement.

Keren Shemesh : Je travaillais dans un ITEP lié au Coteau jusqu'il y a deux ans. J'ai fait appel à Annette Fréjaville au moment de licenciements abusifs. Je suis frappée par l'expression de plaisir que vous avez eu à travailler ensemble et le fait que vous étiez si nombreux pour partager ce plaisir. Le problème dans les institutions aujourd'hui c'est l'isolement. Pour pouvoir travailler avec des enfants aussi difficiles, il faut être nombreux et il faut avoir du plaisir. J'écoute avec beaucoup d'envie, quelle chance ! Pourquoi ne suis-je pas née plus tôt ? Qu'est-ce qu'on fait pour retrouver ça aujourd'hui ? Moi, j'ai démissionné ... parce qu'à un moment ça ne marche plus.

Ça me fait penser au film « Les Choristes » : en fait, il faut prendre les enfants, nous enfermer dans un beau château quelque part et travailler ! L'ITEP où je travaillais, quand l'enfant était ingérable, la sanction c'était le retour au domicile : on le renvoyait chez ses parents. On dit

Compte-rendu de la réunion du 12 Octobre 2023

aux parents qu'ils ne sont pas capables mais quand l'institution ne sait pas gérer l'enfant, on le renvoie chez les parents !

Gilbert Diatkine : Aujourd'hui nous sommes dans une situation tellement critique, les internats éducatifs sont dans un tel état, que les parents maltraitants sont payés pour accueillir leurs enfants, pour ne pas avoir à les accepter en internat, c'est le monde à l'envers ! Ce qui arrive en pédopsychiatrie est équivalent à la réapparition de la contention en psychiatrie adulte.

Au Coteau, nous avons vu disparaître petit à petit les moyens de la justice et actuellement la situation de l'ASE est catastrophique. L'ASE (qui est aussi un service d'urgence) est même parfois fermée.

Dominique Diatkine : J'ai été très touchée d'entendre dérouler cette histoire dont j'ai été le témoin et que j'observai de la ville d'à côté, à Ivry, où je travaillais dans un CMPP. J'aimerais revenir sur un point d'histoire : les fonds baptismaux du Coteau qui ont été portés – entre autres – par les CMEA<sup>3</sup>, en particulier je souhaite rendre hommage à Germaine Le Guillan, « Hironnelle », que j'ai bien connu enfant et qui travaillait au Coteau. M'est revenue l'histoire de la lingère qu'elle racontait. Son travail de préparation a été essentiel, c'est elle qui a accueilli Amado. On était dans l'esprit de la résistance et de la libération.

Aline Cohen de Lara : Les lingères avaient un rôle très important. Quand les parents venaient accompagner leur enfant, ils allaient voir la lingère. Les parents qui pouvaient être très en colère contre les éducateurs parce que les chaussettes étaient revenues trouées, discutaient avec la lingère. C'est cela aussi l'humanité.

Isabelle Bégulier : D'où l'importance de reconnaître la place de l'informel, de l'interstice qui favorise la rêverie.

Gilbert D : Une autre chose importante au Coteau, c'est que dans le centre il y avait un petit bois dans lequel les enfants pouvaient disparaître. Parce qu'un centre d'observation, ça peut être extrêmement persécutant. Amado insistait pour que l'on ne soit pas tout le temps sur le dos des enfants et qu'ils puissent « disparaître ».

Annette Fréjaville : au moment du déménagement, nous avons insisté pour avoir un petit bois et on a fait artificiellement un vallon pour qu'il y ait un petit bois.

Sylvie Pons-Nicolas : Comment les administrateurs de la sécurité sociale ont-ils choisi vos remplaçants ? Comment ont-ils anticipé que le même travail (autour de la pensée, du transfert, du contre-transfert) n'allait pas se poursuivre ?

Gilbert D : Ce que l'on faisait institutionnellement était visé parce que l'idée était de rétablir la verticale du pouvoir. Cela va de soi pour l'administration qu'il y a des chefs, des sous-chefs et que la base obéit. Grâce aux nouvelles méthodes de management, la base obéit spontanément et trouve spontanément ce qu'elle doit faire.

Au Coteau, le travail était organisé de façon horizontale, ce qui participe de la psychanalyse. En tous cas, c'est ce qu'en dit Amado dans ses textes avec lesquels je suis en accord.

---

<sup>3</sup> Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Éducation Active, c'est une association qui a notamment formé beaucoup d'infirmiers psychiatriques et beaucoup travaillé avec les éducateurs. Germaine le Guillan a réorganisé le centre d'observation et a fait appel à Amado, après la guerre.

Compte-rendu de la réunion du 12 Octobre 2023

Non pas que nous interprétions quoi que ce soit du contre-transfert des collaborateurs ou du transfert des enfants mais que le travail collectif amène à une élaboration mentale qui transforme les passages à l'acte des enfants en quelque chose qu'ils pouvaient fantasmer, jouer et dessiner. C'est en ce sens-là que la psychanalyse a été la victime collatérale de la reprise en main par l'administration. L'administration n'avait que faire du transfert ! Mais la verticale du pouvoir empêche complètement un certain travail.

Béatrice : L'équipe qui a suivi a joué le jeu de la pyramide, en tous cas à l'internat, c'était eux qui avaient le pouvoir. Cependant, les postes d'éducateur-chefs sont restés inoccupés, ils ont eu du mal à recruter des « chefs » parmi les éducateurs.

Dernier mot de nos invités, Annette Fréjaville :

A propos de la pluridisciplinarité, des synthèses, inspirées de la psychothérapie institutionnelle. C'est l'avantage de travailler avec des enfants, avec l'analyse d'enfants. Quand on reçoit un enfant, on sait d'avance que l'on ne peut pas s'en occuper seul. L'enfant même séparé de ses parents, appartient encore à ses parents. D'autre part, l'école fait aussi partie de sa vie. C'est une raison de fond pour laquelle il y avait cette pluridisciplinarité. Ce que les éducateurs racontaient de ce que faisait un enfant, ce que les AS racontaient de ce qui se passait dans la famille était tout aussi important. On en revient aux catégories intrapsychique et inter subjectif, ça n'empêchait pas Laurence Kahn de raconter des psychothérapies formidables en synthèse, les psychomotriciens avaient un rôle très spécifique, que l'enfant difficile qui allait passer quelques jours chez le jardinier c'était tout aussi important. C'est-à-dire que l'on était bien au clair sur le fait que - dans l'intérêt de l'intrapsychique – étaient mis en synthèse tous les autres éclairages.

Sur la question de l'illusion groupale, je suis d'accord, c'est une question de fond : une institution ne peut être créée autrement que dans l'illusion groupale et avec un mythe fondateur mais ces mythes fondateurs devraient être questionnés régulièrement. Le premier temps, c'était le déménagement et quand Trastour a dit : je n'en serais pas, qu'il n'a pas suivi le mouvement, il y a quelque chose que nous n'avons pas saisi. Et donc un mythe fondateur et une institution se créent en fonction d'un moment socio-économico-politique dont on n'est pas conscient mais l'illusion en procède. Quand on nous a imposé l'intégration, c'est-à-dire ce moment où tous les enfants handicapés devraient aller en classe « normale », on ne l'a pas vu arriver... c'est là où je dis que nous avons manqué de vigilance sur la « contextualisation », comme dirait Edgar Morin et que l'on a donc sans cesse à démolir et remollir – comme diraient les enfants ! *Rires*

Dernier point : La notion de hiérarchie et de verticalité là où nous avons travaillé de façon horizontale, ce qui nous convenait si bien. Quand on voit maintenant les enfants en consultation en tant que pédopsychiatres, les familles nous apportent des dossiers de bilan épais et qui donnent des diagnostics implacables : « *Voilà c'est ça ! Il a un TDAH et il a dans le cerveau un petit machin comme ça* ». On peut dire que l'on a connu des psychanalystes qui étaient tout aussi sectaires : « *Voilà c'est ça ! c'est parce qu'il y a eu un fantasme incestueux transgénérationnel* ». Je pense que notre ennemi, ce sont les causalités linéaires. Or, l'administration adore les causalités linéaires ! On a un problème, on cherche la personne en charge de ce problème, on coche la case et voilà !

Les causalités ne sont jamais linéaires ! La pluralité des causes amène à ce que l'on doit travailler de façon pluridisciplinaire mais l'administration ne saurait être pluridisciplinaire !

Compte-rendu de la réunion du 12 Octobre 2023

MH Huet : Remerciements aux invités et invitation à la prochaine réunion de la commission socioprofessionnelle, le 13 janvier à 14h, sur le thème (provisoire) : « *Une histoire des institutions* ».